

LA TERRE DES MODERNES

LE SENS DU PRAGMATISME DE BRUNO LATOUR

La version finale de cet article a été publiée dans la Revue
Pragmata, n°8, 2023

Didier Debaise

On trouve dans les derniers livres de Latour un nouvel impératif qui donne rétrospectivement à l'ensemble de l'œuvre une tonalité particulière et ouvre de nouveaux espaces d'investigations. Je le formulerai de la manière suivante : nous devons impérativement penser la terre des modernes. Cet impératif est exprimé tout au long de la période qui va de *L'Enquête sur les modes d'existence* au *Memento sur les classes géo-sociales*, en passant par *Face à Gaïa* et *Où atterrir ?* Certes, il serait absurde de chercher un commencement absolu, un point de départ en rupture avec ce qui précède et, d'une certaine manière, les derniers textes reprennent l'essentiel de ce qui avait été posé antérieurement, mais il n'empêche que, dès *L'Enquête sur les modes d'existence*, le ton change, les problèmes trouvent une dramatisation relativement inédite autour de la terre et du terrestre, les erreurs de catégories, les distorsions de la pensée moderne prennent d'autres dimensions. Les modernes, tant interrogés dans les ouvrages antérieurs, se trouvent à présent envisagés à partir d'une nouvelle perspective, selon un nouvel angle, celui de leur mode territorial, de leur manière, si étrange et si dévastatrice, d'habiter la terre : « une certaine conception de la "nature" a permis aux Modernes d'occuper la Terre d'une façon telle qu'elle a interdit à d'autres d'occuper autrement leur propre territoire » (Latour, 2017 : 84). Ils occupent en rendant toute autre occupation impossible. Mais c'est plus encore la manière très particulière par laquelle ils rendent toute habitation impossible, la leur y comprise, qui intéresse de manière de plus en plus insistante Latour : « Voilà qui ajoute un sens imprévu au terme "postcolonial" comme s'il y avait un air de famille entre deux sentiments de perte : "vous avez perdu votre territoire ? Nous vous l'avons pris ? Apprenez que nous sommes en train de le perdre à notre tour..." » (*Ibid.* : 17). Ce sont dès lors des questions d'un nouveau genre que nous pouvons poser

à partir du travail de Latour, et qui ouvrent sur son œuvre des perspectives nouvelles : comment se dresse le territoire des modernes ? Quels en sont les modalités et les effets ? Pourquoi la manière particulière par laquelle ils ont établi un mode d'habitation de la terre s'est-elle imposée à eux et s'est-elle exportée aux autres ? Bref, la question redondante des derniers textes, question qui doit être reprise, peut se formuler de la manière suivante : comment les modernes habitent-ils la terre ?

Cette question est, me semble-t-il, profondément pragmatique en ce que, pour changer entièrement la perspective sur les modernes, elle nous oblige à nous focaliser sur les effets des modes de pensée dont ils héritent. On peut dire à la manière de James que nos idées définissent des modes d'action et que, pour en saisir le sens, il nous faudrait à chaque fois demander à quelles actions possibles ou efficaces elles en appellent :

Il est étonnant, écrit James, de voir combien de controverses philosophiques perdent toute pertinence dès lors qu'on les soumet à ce simple test consistant à dégager leurs conséquences concrètes. Il ne saurait y avoir de différence qui ne fasse de différence autre part : une différence dans le domaine de la vérité abstraite se traduit forcément par une différence dans un fait concret et dans la conduite qu'il induit d'une certaine manière, chez un certain individu, à un certain moment, en un certain lieu. (James, 2007a : 116)

Ne faudrait-il pas reprendre toute l'exigence pragmatique, et mettre à l'épreuve ces idées qui traversent la pensée moderne, en demandant à chaque fois, pour chaque idée, chaque notion : quelle différence fait-elle ? Ce projet anime incontestablement les dernières œuvres de Latour, lui donnant un ton, une exigence et un style si profondément proches de celui de James. On pourra dire qu'il en reprend l'« attitude », cette attitude « qui consiste à se détourner des choses premières, des principes, des “catégories”, des nécessités

supposées, pour se tourner vers les choses dernières, les fruits, les conséquences, les faits» (*ibid.* : 120).

Mais là où James avait tendance à évaluer les idées à partir de différences individuelles qu'elles pouvaient susciter, et à chercher l'inscription de ces différences dans les vies qui les incarnent et les activent, Latour, selon la perspective que je voudrais proposer, ouvre une nouvelle voie pour le pragmatisme. Je dirais que l'insistance des dernières œuvres pour penser le territoire des modernes implique en même temps un champ d'investigation inédit sur les idées qui traversent les modernes : quelles en sont les puissances territoriales ? Comment *font*-elles territoires ? Comment participent-elles à un mode d'habitation ? En un mot, il nous faudrait partir des modes territoriaux des modernes pour saisir le sens des concepts qu'ils ne cessent de célébrer, des idées qui les animent, des pensées qu'ils mettent en œuvre. C'est donc bien à une pragmatique des idées qu'en appelle Latour, mais qui se déploie sur un nouveau sol, celui de leurs fonctions territoriales.

LA PESÉE DES MONDES

Un étrange constat traverse l'*Enquête sur les modes d'existence* : les modernes n'ont cessé de faire proliférer les êtres tout en les réduisant à un seul plan, à un seul mode d'existence, profondément abstrait. Ils habitent par l'invention d'une couche abstraite qui ne cesse de réduire ce qu'ils ont produit. C'est à nouveau dans le pragmatisme de James que nous trouvons les origines de ce diagnostic. Dans *Un univers pluraliste*, il fait une distinction de prime abord anodine¹. Il y a, remarquait-il, des idées, des théories, des concepts qui ont tendance à « amincir » les expériences. Elles ramènent à une seule couche d'explication, ne prennent en compte qu'un seul aspect des êtres auxquels elles se réfèrent, ne gardent des événements, de prime abord protéiformes, qu'une dimension à laquelle elles tendent à donner toute la place. Ces idées « amincissent » les êtres et les situations en s'attachant à cette unique dimension à laquelle elles tendent à les réduire. D'une réalité

protéiforme, plurivoque, elles se font une vertu de ne s'intéresser qu'à l'une des strates, qu'à l'une des dimensions, auxquelles elles donnent un pouvoir d'explication démesuré. James voyait dans ces idées l'origine d'un amincissement du monde des modernes. C'est ce même diagnostic que fait Latour. Il ne tient que par un seul mode, que par la réduction de la pluralité ontologique à un seul plan. On devrait dire que les modernes sont pauvres en mondes et qu'ils font de cette pauvreté une vertu. Latour ne dit pas autre chose dans *l'Enquête* et nous devons comprendre l'appel à une « pluralité de modes d'existence » comme une injonction à repeupler l'univers des modernes, ou à les engager dans une tout autre aventure, à résister à l'amincissement du monde dans lequel ils voyaient la condition essentielle pour habiter la terre. De James à Latour, nous trouvons le même diagnostic critique sur les catégories de la pensée moderne, la même vision d'une réduction de la pluralité des mondes à une seule sphère abstraite, et la même nécessité d'en apporter une évaluation critique.

Mais à côté de ces idées et théories, James en voyait d'autres qui, au contraire, ne cessaient d'épaissir les expériences, de leur donner de nouvelles couches, d'en intensifier le sens, acceptait d'explorer les logiques hétérogènes qui animent les êtres et traversent les situations dans lesquelles ils sont impliqués. On ne comprendrait pas l'appel de Latour dans *l'Enquête* à un pluralisme ontologique si on ne le reliait pas au diagnostic qui l'anime et qu'il partage avec James d'un amincissement du monde qui caractérise les modernes. C'est sur la base de ce constat, de ce dont nous héritons, que la pensée des modes d'existence prend son sens. Comme il l'écrit dans *l'Enquête* en s'opposant aux formes d'un monisme ontologique :

Mais, à l'inverse, on va peut-être bénéficier d'un pluralisme ontologique qui va permettre de peupler le cosmos d'une façon un peu plus riche et, par conséquent, de commencer sur une base plus équitable, la comparaison des mondes – la pesée des mondes. On ne s'étonnera donc pas que je parle dans tout ce qui suit des « êtres » de la science, de la technique, etc.

Au fond, il nous faut reprendre la vieille question « qu'est-ce que ? » (qu'est-ce que la science ? quelle est l'essence de la technique ? etc.), mais en découvrant chaque fois des êtres aux propriétés différentes. (Latour, 2012 : 33)

LA PUISSANCE DÉVASTATRICE DES AMALGAMES

Comment les modernes ont-ils produit cet « amincissement » du monde ? Toute l'*Enquête sur les modes d'existence* vise à mettre en évidence les opérations, les gestes, les manières par lesquels cet amincissement s'est produit, d'en trouver les origines, de mettre en évidence les étranges confusions dont il provient. Latour les situe dans la constitution d'entités étranges, sorte d'hybrides entre des modes d'existence hétérogènes, des entités abstraites, mais aux conséquences très concrètes, dont les effets sont continuellement palpables. Il les appelle des « amalgames ». On les définira comme les produits d'une confusion entre des modes d'existence distincts, comme une sorte de mauvaise alchimie (« L'étymologie est obscure à souhait, origine arabe possible signifiant "l'œuvre d'union", sens clairement alchimique, puis chimique ») qui aurait produit des entités monstrueuses. Le terme « amalgame » a toujours, dans *L'Enquête*, un sens négatif ; il désigne à chaque fois la constitution d'une telle entité aux puissances dévastatrices, contrairement à la notion de « croisement » qui définit des modalités particulières d'agencement, plus ou moins heureux, entre des modes d'existence distincts, comme par exemple entre la fiction et la référence scientifique.

Je voudrais à présent m'attarder sur l'un de ces amalgames afin d'en cerner la logique, et, à partir de là, d'en généraliser les traits à l'ensemble des catégories qui définissent les modernes. Latour, dans *l'Enquête*, donne une place absolument fondamentale à l'un de ces amalgames dans lequel il voit l'élément structurant de l'amincissement du monde des modernes : la matière. Tout doit commencer par là, car la notion a quelque chose de particulier dans la mesure où elle établit les fonctions et rôles des autres amalgames :

Par un paradoxe dont nous ne cesserons de mesurer les conséquences les plus imprévues, c'est le rejeton difforme d'une erreur de catégorie qui a fini par siéger en juge suprême sur la détection de toutes les autres erreurs de catégorie ! En défaisant cet amalgame dès le début de l'enquête, nous espérons lever l'un des principaux obstacles à l'anthropologie des Modernes. (*Ibid.* : 84)

Je retiendrai de ce passage deux éléments essentiels : *premièrement*, Latour y confirme le fait qu'il s'agit d'une entité purement abstraite, le simple rejeton « d'une erreur de catégorie ». Il y a quelque chose d'assez ironique dans cette manière de traiter de ce qui se présente comme le plus concret, relevant de l'existence dans ce qu'elle a de moins constructible, de moins dépendant aux opérations de la pensée, comme ce qui, au contraire, n'en est que le pur produit. Latour le confirme dans de nombreux passages : « Le nom le plus commun de cet amalgame, c'est celui du "monde matériel" ou plus simplement de "matière". L'idéalisme de ce matérialisme – pour employer des mots démodés –, voilà le trait principal de leur anthropologie et le premier résultat de cette enquête, celui qui commande tous les autres » (*ibid.* : 106), ou encore : « On ne peut pas fonder la Raison, en rendant le monde insubstantiel, l'expérience vaine, la science même inassignable. Toute cette affaire de matière n'a pu rester qu'un simple jeu de l'esprit. » (*Ibid.* : 125). Cette entité fondatrice, autour de laquelle tout s'articule – la constitution du monde, comme monde matériel, la réduction des modes d'existence à celui de la « *res extensa* », la définition de l'existence comme ce qui ne dérive pas de la pensée – ne serait, si l'on suit Latour dans ces passages, que les effets d'un « simple jeu de l'esprit ». Dans un passage au ton si incroyablement proche de celui de l'*Enquête*, Raymond Ruyer écrivait : « nous apercevons maintenant l'essence du matérialisme. C'est une doctrine qui prend pour la réalité suprême une simple abstraction opératoire, la correspondance entre deux champs, qui substantifie, sous le nom d'atomes de matière, les points d'arrivée des relations. » (Ruyer, 1933 : 40). C'est en ce sens qu'il nous faut comprendre le diagnostic sur le matérialisme des modernes que répète, à de nombreuses reprises, Latour : « Nous allons approfondir

ce que nous avons dit plusieurs fois de la matière si peu matérielle des Modernes – cet “idéalisme du matérialisme” », ou encore : « On comprend maintenant pourquoi nous avons pu définir les Modernes comme ce peuple qui se croit matérialiste et qui désespère de l'être. » (Latour, 2012 : 128).

Deuxièmement, bien qu'il ne s'agisse que d'un produit dérivé, d'une abstraction issue d'opérations mal interrogées, cet amalgame n'en est pas moins un être, une « entité monstrueuse », une réalité plénière, qui circule par elle-même, vit de sa propre existence, se relie à d'autres et produit d'innombrables effets. Les amalgames, comme la matière, ne sont pas de simples mots, voilant l'expérience, rendant opaque la réalité elle-même ; nous devrions les appeler des abstractions réelles tant elles ne cessent d'agir et de transformer les situations dans lesquelles elles sont impliquées. En tant qu'amalgames, leur action est toujours de disqualification, d'amoindrissement des expériences, des pratiques de savoir et des êtres : elles rendent le monde « insubstantiel, l'expérience vaine, la science même inassimilable » (*ibid.* : 125). Dans la pensée de l'*Enquête*, il n'y a donc pas d'amalgame heureux !

LES PRÉCARITÉS DU MONDE ET LES RISQUES DE LA PENSÉE

De quoi la matière est-elle l'amalgame ? La réponse est donnée dans un chapitre essentiel de l'*Enquête*, intitulé « Apprendre à donner de l'espace », dans lequel Latour met en évidence la réduction des modes d'existence à un seul, et la nécessité de laisser de l'espace à la composition des autres modes d'existence. Il pose d'entrée de jeu l'amalgame à l'origine de la notion de « matière » comme point central pour comprendre la réduction des modes :

Nous allons nous apercevoir que si les modernes n'ont jamais pu prendre l'expérience des différents modes comme guide, c'est faute de place suffisante pour les abriter tous ; et, en particulier,

pour abriter les trajectoires dont nous venons de reconnaître l'autonomie, surtout celle nommée reproduction. Ils ont choisi d'instituer non pas un mode, mais un amalgame entre modes (REP-REF) que tout aurait dû inviter à soigneusement distinguer. (*Ibid.* : 106)

Quels sont ces deux modes si fondamentaux et dont la confusion a été à l'origine de la constitution d'une puissance d'amincissement du monde des modernes ? Commençons par ce que Latour appelle les êtres de la reproduction. Sous cette étiquette, ce qu'il appelle par ailleurs cette « préposition », nous trouvons des choses aussi différentes que des entités physiques, telles que le Mont Aiguille qui occupe une place si centrale dans l'*Enquête*, et que Latour caractérise par l'expression « lignes de force », ou des réalités vivantes si déterminantes, et pourtant si peu documentées dans l'*Enquête*, qu'il exprime par la notion de « lignées ». Que peut-il y avoir de commun entre ce que nous appelons si communément les « mondes physiques et vivants » ? En quoi relèveraient-ils d'un même mode d'existence ? Latour les rassemble dans ce mode en précisant que le type de félicité auquel ils sont soumis est celui de la re-production. Se pose continuellement à leur sujet la question du franchissement du « hiatus minuscule ou immense qui sépare leurs antécédents de leurs conséquents » (*ibid.* : 109). Ce que Latour veut mettre en évidence, c'est l'extrême précarité, la radicale contingence de la réussite d'une persistance dans l'existence. À chaque moment de leur existence se pose la question, sans garantie définitive, de leur reprise, de leur capacité à poursuivre, malgré les fluctuations de leurs milieux, des changements qui les affectent, des innombrables métamorphoses dont ils peuvent être les sujets, ou grâce à ces fluctuations :

S'ils forment des *lignes*, des alignements, c'est parce que, malgré l'hiatus, malgré le saut entre un instant et le suivant (impossible à reconnaître aux yeux des humains), chaque occasion hérite de quelque chose qui lui permet de dessiner, comme le

dit Whitehead – qui fut leur mentor et pour ainsi dire leur protecteur! –, des « routes historiques ». (*Ibid.*)

C'est ce monde précaire, contingent, fait de décisions, de reprises, de risques, que la notion de « monde matériel » ne réussit pas à capter, ou plus exactement dont il réduit les événements et les dangers. Et ce que nous disons des êtres physiques est encore plus vrai des êtres vivants :

Mais c'est avec les *lignées* que la distorsion serait la plus grande si l'on s'obstinait encore à parler de « monde matériel ». Il s'agit cette fois d'existants beaucoup moins nombreux que les lignes de force, beaucoup plus complexes et sensibles à toutes sortes d'influences et d'occasions, qui doivent pour durer non pas seulement insister en se répétant, mais d'abord parvenir à durer et ensuite se reproduire – au sens usuel du terme – en courant ce risque proprement effrayant de disparaître tout à fait s'ils ne parviennent pas à faire passer quelque chose – mais quoi? – à la génération suivante. (*Ibid.* : 109-110)

Avec les vivants, la question dramatique ne cesse de se poser à chaque moment – être ou n'être plus –, à laquelle s'ajoute celle tout aussi instable, tout aussi contingente et exigeante, pour laquelle Latour rend hommage à Darwin : « Grâce au darwinisme, nous nous sommes familiarisés depuis cent cinquante ans avec le risque que prennent les entités qui se jettent dans la subsistance par le truchement de la reproduction. » (*Ibid.* : 110). Leur éventuelle disparition se pose doublement : dans leur trajectoire propre, leur persévérance dans l'existence – et dans les lignées qu'éventuellement ils forment.

C'est cet immense réseau de contingences et de précarités que les êtres de la reproduction constituent. Ils seront essentiels pour comprendre ce que Latour appellera plus tard : le terrestre. Certes, ils ne cessent de s'imposer aux modernes, et tous les débats qui les animent sur la pluralité des formes d'existence, sur le statut de la contingence

et les histoires enchevêtrées des êtres, ont toujours été présents, mais ramenés continuellement à un autre mode d'existence, celui de la référence : « Nous allons nous apercevoir qu'il ne faut pas confondre la *reproduction* avec la *référence*, pour leur donner par avance deux noms distincts qui seront définis plus loin. » (*Ibid.* : 83-84). Tous ces risques de la réussite de la persistance dans l'existence, dans la transmission par les lignées dans le cas des vivants, ont donc été réduits à la quête de la référence, c'est-à-dire à l'établissement de ce que Latour appelle la constitution des « mobiles immuables ». C'est un tout autre mode, avec ses propres risques, ses propres succès, ses médiations qui ne peuvent en aucun cas être réduits aux modes de félicité propres aux êtres de la reproduction : « Mais, dès qu'on commence à les rendre visibles et sensibles, apparaît aussitôt l'extraordinaire originalité des chaînes de référence ; et, par conséquent, l'invraisemblance d'exiger des existants mêmes qu'ils passent par de tels cheminements. » (*Ibid.* : 93). Autre forme de contingence, autre manière de réussir qui n'en passe pas par moins d'inventivité et d'originalité, tant la constitution d'une chaîne de référence implique d'innombrables médiations.

Reprenant l'exemple de la carte qui occupe dans *l'Enquête* l'exemple type de l'établissement d'une chaîne de référence, Latour écrit :

On voit donc que pour capter l'originalité d'une chaîne de référence, on ne peut jamais se limiter à deux points extrêmes, la carte et le Mont Aiguille, le signe et la chose qui n'en sont que les points d'arrêt provisoires : on perdrait aussitôt tout le bénéfice de la « mise en réseau ». Non, c'est toute la série de points, au cours de l'aller et du retour, qui permet de vérifier la qualité des connaissances, et c'est bien pourquoi je l'appelle une chaîne ou un enchaînement. (*Ibid.* : 89)

Nous retrouvons ici, à nouveau, une reprise essentielle de James et plus particulièrement de la manière dont ce dernier concevait la connaissance réelle : « La connaissance, toutes les fois que nous l'envisageons concrètement, signifie "déplacement" déterminé, à travers

des intermédiaires, depuis un terminus *a quo* jusqu'à un terminus *ad quem* ou en direction de ce dernier.» (James, 1998 : 102). C'est la grande distinction jamesienne entre « connaissance ambulatoire » et connaissance saltatoire :

La manière la plus générale de distinguer ma conception de la connaissance de la conception populaire (qui est aussi celle de la plupart des épistémologues), c'est d'appeler ma conception ambulatoire et l'autre saltatoire ; et la manière la plus générale de caractériser ces conceptions, c'est de dire que la mienne décrit la connaissance telle qu'elle existe concrètement, tandis que l'autre n'en décrit que les résultats envisagés abstraitement. (*Ibid.* : 101)

Nous ne pouvons confondre les risques qui sont liés aux êtres de la reproduction avec ceux qui sont liés aux êtres de la référence. Leur distinction nous permet de mettre en évidence la richesse des inventions, l'exigence propre des réussites, que chacun de ces modes exprime. Les référer l'un à l'autre, sans en garder la spécificité, c'est réduire la précarité au cœur des êtres de la reproduction à n'être qu'un paramètre ou une variable négligeable et c'est ne faire de la référence qu'un mode de retranscription quasi instantané du monde :

Quelle que soit votre métaphysique, vous m'accorderez qu'il doit y avoir une nuance entre être un cheval et avoir une légère fraction de votre existence de cheval rendue visible dans le Musée d'Histoire Naturelle. On peut affirmer de manière moins provocante que les chevaux bénéficiaient d'un mode d'existence lorsqu'ils étaient en vie, un mode qui visait à la reproduction et à la « satisfaction de soi » – selon l'expression d'Alfred North Whitehead – et qu'à l'intersection avec les paléontologues, certains de leurs os, des centaines de milliers d'années plus tard, sont parvenus à entrer dans une autre mode d'existence une fois les fragments de leurs anciens soi aiguillés, si je puis dire, dans les voies du savoir paléontologique. Appelons le premier mode,

subsistance, et le second, référence (sans jamais oublier qu'il devrait y avoir bien plus que deux modes). (Latour, 2008 : 34-35)

Double danger : réduire les êtres au minimum de la référence ; réduire la référence à n'être qu'une copie fidèle d'un monde appauvri. C'est bien ce qu'ont fait les modernes :

Il suffit de faire comme si le Mont Aiguille *lui-même, en son fond*, dans sa nature profonde, était *lui aussi fait en formes géométriques*. C'est là où le Mauvais Génie, le serpent de la connaissance (mais celui du bien et du mal) devient vraiment dangereux. Alors là tout s'explique en effet : la carte ressemble au territoire parce que le territoire est au fond *déjà* une carte ! Carte et territoire sont deux fois la même chose, ou plutôt possèdent la même forme, parce que les *choses* sont au fond des *formes*. (Latour, 2012 : 121)

Tout ce monde des êtres de la reproduction devient ce « monde réel », prétendument donné, alors qu'il est le produit d'une série de gestes de soustractions pour n'en retenir que le minimum, c'est-à-dire ce qui pourra être traité par cet autre monde, celui de la référence, réduit lui aussi à son minimum, à savoir la prise instantanée d'une référence, comme copie fidèle. Ces deux mondes finissent par communiquer, en se perdant chacun, à partir de cette « matière formelle », point de contact où tout est censé fusionner : le monde est déjà la référence car la référence n'en n'est déjà plus que la copie.

LA PUISSANCE PRÉDATRICE DES ABSTRACTIONS

Latour, dans tous ces passages, ne critique nullement les croisements absolument nécessaires entre les êtres de la reproduction et ceux de la référence, venant enrichir, ou épaissir selon l'expression de James, le monde. Les chaînes de référence viennent peupler le monde de nouvelles dimensions, à la condition qu'elles maintiennent l'hétérogénéité des modes, condition de leur croisement. Mais ce ne sont

pas les croisements qu'ont célébrés les modernes, selon le diagnostic qu'en fait Latour, c'est l'amalgame des modes. La matière ne qualifie ni les êtres de la reproduction, ni ceux de référence; elle est un être issu d'une confusion qui acquiert une vie propre :

À cause de la ou mieux des multiples Bifurcations, on va voir émerger cet étrange artefact de la matière: RES EXTENSA-COGITANS, ce monde de déplacements sans transformation, de stricts enchaînements de causes et d'effets, de transports d'indiscutables nécessités. Que ce monde soit impossible et si opposé à l'expérience ne sera pas retenu contre lui : au contraire, qu'il soit contraire à l'expérience, c'est ce qui va *prouver* sa réalité. Saisie par une telle contradiction, la Raison, elle aussi, ne pourra que s'écrier: « *Credo quia absurdum!* », « Je crois parce que c'est absurde ». (*Ibid.* : 124)

Cet amalgame n'est pas une simple erreur de catégorie, sorte de fiction théorique, que l'on pourrait résoudre en précisant les termes de chaque partie liée, même si parfois Latour s'exprime dans ces termes. Cet artefact, bien qu'il ne soit que le produit d'une opération de double abstraction, se met à exister par lui-même, devient une réalité à part entière, au sens que James pouvait donner au terme « réalité », à savoir ce qui produit des effets. Les modernes, en ce sens, se définissent comme les inventeurs d'un artefact qui ne cesse de les posséder. En fusionnant les exigences des êtres de la reproduction à ceux de la référence, ils inventent un « monde matériel » auquel ils donnent toute la place et qu'ils finissent par imposer aux « autres cultures » : « C'est cette étrange série d'inventions qui a rendu les Modernes opaques à eux-mêmes et, ce qui est plus grave, qui a rendu incompréhensible la saisie des "autres cultures", lesquelles s'étaient fort bien passées aussi bien du "monde matériel" que des "sujets". » (*Ibid.* : 106). L'artefact « matière », à côté de celui de « sujet » qui viendra reprendre, par l'établissement d'un espace symbolique, tout ce que le « monde matériel » ne peut accueillir, devient l'élément d'articulation de toutes les dimensions du monde des modernes².

CONCLUSION

Nous voyons le monde des modernes peuplé d'artefacts étranges, d'entités mystérieuses à première vue, issus d'amalgames entre des modes savamment confondus. Nous pourrions les prendre comme de simples erreurs de catégories, de simples confusions et regarder avec bienveillance ceux qui s'évertuent à les faire exister, à les maintenir coûte que coûte, si ces entités abstraites n'étaient pas en même temps de redoutables machines de disqualification des pratiques, des attachements divers, aux milieux d'existence, aux fragilités des territoires des êtres, notamment vivants, et des autres manières d'habiter la terre. Ce qu'il y a pour Latour d'à la fois si étonnant et si terrifiant dans ces entités monstrueuses, ces amalgames en tout genre, c'est qu'ils sont d'incroyables outils d'amincissement du monde, des expériences et des autres. Ils réduisent à peau de chagrin les formes multiples de l'existence terrestre, rendent suspects les attachements vitaux aux territoires fragiles des êtres de la reproduction, rendent archaïques tant d'autres manières de composer le monde, dépossèdent ceux qui les invoquent de leurs héritages, de leurs pratiques mêmes. Nous avons traité l'amalgame-matière, mais nous pourrions poursuivre cette exploration à partir d'autres entités, telles que la « Nature », la « Croyance », le « Progrès », l'« Autonomie », à partir desquelles se compose le monde hors-sol des modernes, ce monde anti-terrestre, ce monde qui s'impose en vidant tout sur son passage pour n'en garder que ce qui peut être « exploitable ». Ainsi, nous voyons ces modernes, avec Latour, comme un peuple en errance de mondes, cherchant à faire territoire à la condition d'en faire table rase. Ils habitent en soustrayant ; ils territorialisent en excluant tous les êtres de leurs territoires :

Cette frénésie qui a frappé tous les observateurs depuis qu'on utilise cet adjectif « moderne » vient moins d'un rêve d'utopie que de cette sorte d'errance qui s'explique par l'expulsion brutale de toute Terre habitable. Il cherche depuis plusieurs siècles à s'installer, mais il s'est lui-même volontairement déplacé, exilé dans

une Terra incognita. Comme si les Blancs, partout où ils débarquaient, laissaient des blancs sur la carte ! Parce qu'ils se croient vivre dans un monde à 3+1 dimensions justement. Est-ce qu'on les aurait chassés de chez eux ? Non, ils se sont auto expulsés ! En pensée du moins, car en pratique, au contraire, ils se sont installés partout... ils ont conquis le monde et trouvent qu'ils manquent de place ! Ces exilés de l'intérieur en sont toujours à lutter pour leur « espace vital ». (*Ibid.* : 112-113)

Les modernes habitent la terre par l'invention d'un « hors-sol » ; ils habitent en dépeuplant les êtres, les habitudes, les attachements, les formes multiples de composition des mondes. C'est peut-être l'exigence pragmatiste la plus profonde qui anime l'*Enquête sur les modes d'existence* : comment des idées, aux prétentions de prime abord si innocentes, si neutres, ces simples modes de représentation ou de connaissance, dévoilent, lorsque nous les analysons par leurs effets, leurs véritables puissances de disqualification ? Interrogeons non pas ce qu'elles prétendent être, mais ce qu'elles *font* ; nous trouverons par leurs effets les enjeux réels qui les animent et définissent leur statut. Elles œuvrent à ce monde hors sol à partir duquel les modernes pensaient pouvoir habiter la terre en la dépeuplant de ses êtres et de la pluralité des manières de l'habiter.

BIBLIOGRAPHIE

- JAMES William (1998), *La Signification de la vérité*, Lausanne, Antipodes.
- JAMES William (2007a), *Le Pragmatisme. Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*, éd. Stéphane Madelrieux, trad. Nathalie Ferron, Paris, Flammarion.
- JAMES William (2007b), *Philosophie de l'expérience*, Paris, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond.
- LATOUR Bruno (2008), « La connaissance est-elle un mode d'existence ? Rencontre au Muséum de James, Fleck et Whitehead avec des fossiles de chevaux », in Didier Debaise (dir.), *Vie et expérimentation. Peirce, James, Dewey*, Paris, Vrin, p. 17-44.
- LATOUR Bruno (2012), *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte.
- LATOUR Bruno (2015), *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond.
- LATOUR Bruno (2017), *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte.
- LATOUR Bruno & Nikolaj SCHULTZ (2022), *Mémo sur la nouvelle classe écologique. Comment faire émerger une classe écologique consciente et fière d'elle-même*, Paris, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond.
- RUYER Raymond (1933), « Ce qui est vivant et ce qui est mort dans le matérialisme », *Revue philosophique*, CXVI (7-8).

NOTES

1 Voir par exemple l'hommage qu'il rend à Fechner : « il était en fait un philosophe dans le plus "grand" sens du terme, bien qu'il s'attacha beaucoup moins que la plupart des philosophes aux abstractions de type "mince". Pour lui, l'abstraction vivait dans le concret. » (James, 2017b : 105).

2 Pour des développements plus amples concernant la constitution de la matière chez les modernes, voir le texte de Latour sur la notion d'« *Issue* » publié dans ce volume. Je remercie vivement Antoine Hennion de me l'avoir fait découvrir.